

Lénine dans l'exil de Sibérie

A. Chapovalov

Source : Titre original : « Dans l'exil de Sibérie », dans : Lénine tel qu'il fut. Souvenirs de contemporains, tome 1. Moscou : Éditions en Langues étrangères, 1958, pp. 240-254. Notes MIA.

J e n'entendis parler du camarade Lénine qu'en 1898, dans le wagon pénitentiaire, qui nous emmenait en Sibérie. Bien qu'en 1895, à Pétersbourg, j'eusse participé à l'action révolutionnaire, je n'avais pas rencontré Lénine. Cela tenait probablement au fait que, tout en ayant idéologiquement rompu avec les *narodovoltsy*¹ en 1895 et travaillant dans l'organisation marxiste, à l'« Union de lutte » de Pétersbourg, j'étais obligé de rester en contact avec l'imprimerie des *narodovoltsy*, canal Krioukov, où étaient imprimées les brochures du camarade Lénine ; pour cette raison, je devais strictement limiter le cercle de mes connaissances dans le milieu révolutionnaire et, surtout, parmi les marxistes, que les *narodovoltsy* tenaient pour des gens absolument réfractaires aux règles de l'action clandestine.

Si grand que fût mon désir d'assister à une réunion marxiste plus ou moins large, où les chefs marxistes prenaient la parole, j'étais contraint d'y renoncer pour des considérations de prudence, car il était difficile de quitter une réunion de ce genre, sans entraîner sur ses talons un mouchard. Seuls les coups durs, les arrestations incessantes, obligèrent les social-démocrates à assimiler la technique de l'action clandestine.

Le vrai nom du « Vieux », comme les camarades appelaient alors Vladimir Ilitch, je ne l'appris que dans les premiers jours de mai 1898, à la prison de Krasnoïarsk, au moment des adieux avec les camarades.

— Comme c'est bien que vous alliez dans la région où notre « Vieux », je veux dire notre Vladimir Ilitch Oulianov, se trouve en exil, me dit [Mikhaïl Silvine](#).

— Faites connaissance avec Vladimir Ilitch, sans faute ! insistait [Friedrich Lenghnik](#).

Je fis observer :

— Mais je me rends dans un autre village, à Tessi. Vous-même vous dites que c'est à cent verstes au moins du camarade Oulianov.

On m'objecta :

— Cela ne fait rien, [Krijjanovski](#) et [Starkov](#), de bons camarades à nous, vivent à Tessi. Vous ferez la connaissance de notre « Vieux » par leur intermédiaire.

¹ Membres de l'organisation populiste « Narodnaïa Volia »

Je n'en eus l'occasion que huit mois seulement après mon arrivée au village de Tessi, qui m'avait été assigné comme lieu de résidence en Sibérie. À ce moment-là, les camarades V. Starkov et sa femme, Antonina Maximilianovna, G. Krjijanovski et sa femme, [Z. Nevzorova](#), avaient quitté le village de Tessi et s'étaient installés à Minoussinsk. Ils avaient loué le premier étage d'une petite maison et vivaient en famille. C'est là que je vis le camarade Lénine, la première fois que se réunirent les marxistes déportés, dispersés dans le district de Minoussinsk.

À cette époque, les marxistes déportés vivaient dans l'isolement, à l'écart des vieux *narodovoltsy*. Les malentendus qui avaient surgi après que Raïtchine, ouvrier imprimeur marxiste, se fut évadé de Minoussinsk, avaient entraîné une rupture complète. Les choses en étaient venues au point qu'en se rencontrant, on ne se saluait pas, bien plus, on s'évitait. Les vieux déportés *narodovoltsy*, parmi lesquels figuraient des personnalités marquantes comme Tyrkov, qui avait échappé par hasard à la potence pour l'affaire du premier mars 1881², et comme Félix Yakovlévitch Kohn, qui avait été d'abord au bagne et puis déporté dans la lointaine Iakoutie, estimaient que seuls les vieux déportés *narodovoltsy* avaient flairé l'odeur de la poudre révolutionnaire ; ils traitaient les marxistes avec un certain mépris, comme des gens qui, selon eux, avaient dépassé pour la première fois les monts Oural, et dont aucun n'eût risqué la potence pour la cause de la révolution. Les marxistes, à leur tour, considéraient les *narodovoltsy* comme les représentants d'un courant révolutionnaire dont l'histoire s'était moquée et avait fait son deuil. Ils étaient enclins à voir en eux des invalides de la révolution, des espèces de momies jaunies par le temps, endurcies dans leurs erreurs et leurs préjugés. Par hasard ou à dessein, le *narodovoletz* [Tutchev](#), devenu plus tard *narodopravetz*³, avait dit un jour qu'avec l'apparition des marxistes en Sibérie, la « rue » était arrivée dans l'exil ; cette opinion avait blessé et indigné les marxistes, les ouvriers surtout.

Bref, c'était une banale histoire d'exil, et les représentants des différents courants révolutionnaires ne ménageaient pas leurs accusations contre la partie adverse. Cette dissension entre déportés politiques dura pendant toute la période d'exil. Les marxistes avec, à leur tête, Lénine, ne purent l'éviter. Autant que je m'en souviens, une des questions envisagées au cours des entretiens communs à Minoussinsk, à la fin de décembre 1898, était celle des relations entre les marxistes nouvellement déportés et les vieux déportés *narodovoltsy*. Si je m'en souviens bien, Lénine se montrait irréconciliable à l'égard de ces derniers. Moi-même, alors simple ouvrier inexpérimenté, je croyais que nous avions rompu avec les *narodovoltsy* « pour la vie ». Quel ne fut pas mon étonnement lorsque, une dizaine d'années plus tard, j'appris que Vladimir Ilitch, ayant rencontré hors de Sibérie d'anciens déportés *narodovoltsy*, avec lesquels il s'était fâché autrefois, causait avec eux, paisiblement, de bonne amitié. On envisagea aussi à Minoussinsk la constitution d'une caisse de secours mutuel pour venir en aide aux camarades qui se trouvaient dans la gêne.

À son arrivée, chaque camarade exilé signalait un règlement établi pour les déportés politiques, qui leur interdisait de s'éloigner du village ou de la ville, sans autorisation du chef de la police de Minoussinsk, à plus de 10 ou 15 verstes ; ce règlement leur interdisait également presque tout genre de travail intellectuel. Il était même impossible de se louer comme salarié agricole chez un riche paysan : la nécessité de se transporter à une vingtaine ou à une trentaine de kilomètres pour travailler aux labours, de vivre là-bas pendant des semaines et plus, violait ce règlement. Le gouvernement craignait surtout la propagande.

À Minoussinsk, la filature et la surveillance des déportés politiques étaient confiées à un inspecteur spécial, et, dans les villages et les bourgs, à des *sotski*⁴. L'inspecteur, un petit bourgeois appointé de Minoussinsk, faisait quotidiennement le tour des logements des déportés politiques ; il portait un registre où ceux-ci devaient signer. Dans les villages et les bourgs, les *sotski*, paysans qui s'acquittaient de ces fonctions électives, étaient souvent illettrés ; ils exerçaient une surveillance extérieure, se

2 Il s'agit de l'assassinat du tsar Alexandre II par un groupe de la « Narodnaia volia » (Volonté du peuple) le 13 mars 1881.

3 Membre du parti populiste-libéral « Narodnoïe pravo ».

4 *Sotski* : grade subalterne de la police rurale dans la Russie d'avant la Révolution. (N. du Trad.)

bornant à interroger le propriétaire de la maison où vivait le déporté. Les *sotski* n'aimaient pas voir les déportés se rendre avec des paysans aux labours, dans les prés ou la taïga. C'est pourquoi il était très difficile de se procurer en exil un gagne-pain. Suite à des articles de journaux et des livres ayant paru à l'étranger sur la situation extrêmement pénible des forçats et déportés politiques en Sibérie, le gouvernement, qui interdisait sévèrement aux déportés politiques de se déplacer, leur délivrait une allocation mensuelle en espèces : aux célibataires, 8 roubles, et aux chargés de famille, de 15 à 35 roubles par mois.

Quand on commença à déporter des ouvriers marxistes, le gouvernement diminua le montant de cette allocation, et en priva complètement les ouvriers. En divisant le milieu uni des déportés en intellectuels « privilégiés » et ouvriers déshérités, le gouvernement y introduisit les dissensions, l'envie, les querelles. Dans le district de Minoussinsk, après une longue lutte et des lenteurs bureaucratiques, tous les ouvriers déportés touchaient l'allocation ; cependant, la constitution d'une caisse de secours mutuel n'en était pas moins indispensable. En comparaison de Pétersbourg, la vie dans le district de Minoussinsk était très bon marché : 8 roubles suffisaient pour payer les repas, le loyer, le pétrole, le thé pressé en tablettes et le sucre ; mais il ne restait rien pour le tabac et les vêtements. Il était très difficile de se passer du secours mutuel des camarades et des envois d'argent, même rares et modiques, de la Croix Rouge révolutionnaire. D'où la nécessité de constituer cette caisse.

À la réunion des marxistes de Minoussinsk, dont l'ordre du jour portait, entre autres, la constitution d'une caisse de secours mutuel, prirent part, autant que je m'en souviens : V. Lénine, G. Krjijanovski, G. Okoulova, A. Starkova (Krjijanovskaïa), V. Starkov, Z. Nevzorova, [V. Kournatovski](#), [N. Kroupskaïa](#) et les ouvriers : Oscar Engberg⁵, Finlandais de Pétersbourg, [I. Prominski](#) et Kovalevski, Polonais de Zyrardow, et le social-démocrate polonais intellectuel Koulik ; N. Panine et A. Chapovalov, de Pétersbourg. Au moment de la réunion, M. Efimov, ouvrier d'Iékaterinoslav, atteint d'une maladie mentale, avait été transporté du village de Tessi, district de Minoussinsk, dans une maison d'aliénés de Krasnoïarsk.

Les quelques jours que Lénine passa à Minoussinsk en compagnie de tous ces camarades, lui avaient suffi pour faire connaissance avec chacun d'eux et le sonder, au point de vue de ses aptitudes pour l'action révolutionnaire future. C'est ainsi, par exemple, que s'intéressant à l'organisation d'une imprimerie illégale, Lénine m'interrogea sur l'imprimerie clandestine des *narodovoltsy*. En plus des causeries entre camarades, on consacra assez de temps aux échecs, au patinage sur les bras de l'émissé et à la chasse au lièvre, à la perdrix et au coq de bruyère dans les environs de Minoussinsk.

Pendant son exil en Sibérie, Lénine était dans le plein épanouissement de ses forces. Il avait 28 ans. Il faisait l'impression d'un homme très vif, gai et énergique. Il était simple et franc, ce qui attirait les cœurs, mais il avait un aspect un peu froid qui maintenait l'interlocuteur à une certaine distance.

D'après son maintien, d'après le respect que lui montraient involontairement ses camarades intellectuels, et même G. Krjijanovski et V. Starkov, tel V. Kournatovski, qui avait vu bien des choses et bien des gens, je pus me convaincre une fois de plus que le « Vieux » dont m'avaient tant par le M. Silvine, F. Lenghnik, K. Bauer et les autres camarades qui avaient connu Lénine antérieurement, ou en avaient entendu parler comme Bauer, – que Lénine était effectivement un chef parmi ses camarades marxistes. À l'expiration des trois jours qu'on nous avait permis de passer à Minoussinsk, nous rejoignîmes nos villages respectifs. V. Lénine, N. Kroupskaïa, O. Engberg et I. Prominski rentrèrent au village de Chouchenskoïé où vivait Vladimir Ilitch ; V. Kournatovski, le camarade Kovalevski, – au village de Kouraguinskoïé, canton de Kouraguino, vers la source de la Touba, affluent de l'émissé. N. Panine et moi, nous rentrâmes au village de Tessinskoïé.

Je revis le camarade Lénine d'une façon tout à fait inattendue pour moi, au milieu de l'été 1899, au village de Tessinskoïé. Il était sept ou huit heures du matin. Je sortais de l'Administration cantonale où

⁵ Engberg Oscar, finlandais, ouvrier de l'usine Poutilov. Fut déporté pour activités révolutionnaires en octobre 1897 dans le village de Chouchenskoïé où se trouvait également Lénine.

le facteur, qui apportait le courrier deux fois par semaine, classait la correspondance. Du haut du perron élevé, j'aperçus dans une voiture un homme et une femme jeunes, qui, d'après leur allure et leurs vêtements, ne ressemblaient pas du tout aux habitants du pays. Je les examinai plus attentivement et je reconnus Lénine et Nadejda Konstantinovna Kroupskaïa. A la façon dont Vladimir Ilitch conduisait le cheval, on voyait qu'il s'était fort bien acquitté de sa tâche. À ce moment-là, les camarades F. Lenghnik et [E. Baramzine](#) vivaient également à Tessi ; N. Panine n'était plus là (après plusieurs altercations avec des paysans, il avait demandé à être transféré ailleurs, au village de Ermakovskoïé, canton de Ermakovo). Krjijanovski, Nevzorova et Starkov avaient annoncé par lettre à Lénine que F. Lenghnik et E. Baramzine, ces deux camarades intellectuels éminents, qui se rendaient dans le canton de Tessi, passeraient par Minoussinsk. V. Lénine se préparait alors à intervenir contre l'« économisme », qui devenait dangereux pour le mouvement révolutionnaire ouvrier ; c'est, je crois, dans le but de les entraîner à la lutte contre l'« économisme » qu'il avait fait près de 100 verstes, par une route déserte et dangereuse, – les agressions n'y étaient pas rares, – de Chouchenskoïé à Tessi.

Le jour de l'arrivée du camarade Lénine à Tessi, les camarades F. Lenghnik et E. Baramzine, qui ne s'attendaient pas à sa visite, étaient partis dès l'aube chasser sur les lacs, à quinze verstes du village. En conséquence, Lénine et Nadejda Konstantinovna s'arrêtèrent chez moi, prirent le thé, dînèrent et passèrent la nuit. J'habitais alors chez Vetvinova, une paysanne « cultivée », dont le mari avait été secrétaire cantonal et dont la fille, membre de notre Parti, faisait ses études aux Cours, à Pétersbourg. J'introduisis Vladimir Ilitch et Nadejda Konstantinovna dans ma modeste chambre et leur proposai une serviette, de l'eau et du savon pour faire leur toilette après leur voyage sur la poudreuse route d'été ; je courus trouver ma logeuse et lui commandai de faire bouillir le samovar et de préparer un déjeuner paysan ordinaire, composé des traditionnelles « *chanejki* »⁶ sibériennes avec une écuelle de crème aigre. Je dételai le cheval qui avait amené Vladimir Ilitch et l'attachai dans un coin de la cour pour deux heures, avant de le faire boire et de lui donner de l'avoine et du foin ; puis je passai chez F. Lenghnik et E. Baramzine, et laissai à chacun d'eux un billet, leur annonçant l'arrivée de nos chers hôtes.

À mon retour, je trouvai V. Lénine et N. Kroupskaïa assis à la table. Ils avaient déjà pris le thé et déjeuné. Tous deux examinaient mes livres et mes cahiers, remplis de citations tirées des livres que j'avais lus, de chiffres et de poésies de différents auteurs : Nékrassov, Pouchkine, Lermontov, Nikitine, Heine, Koltsov, d'autres encore. Dans un des cahiers, il y avait les traductions que j'avais faites de l'allemand en russe. Dans un autre gros cahier il y avait la version russe du *Manifeste du Parti communiste* de Karl Marx et de Friedrich Engels. Me préparant à l'activité révolutionnaire, je m'étais imaginé qu'en ma qualité d'ouvrier, de champion « fier et intransigeant », que j'espérais devenir, de l'affranchissement de la classe ouvrière, un sort terrible m'attendait, une mort inévitable à laquelle je m'étais voué volontairement, par la potence ou par la faim, dans une prison perdue. Avec cet état d'esprit, j'affectionnais les poésies imprégnées de pessimisme, dans le genre de celle de Nikitine : Une fosse profonde, creusée à la pelle. L'attention de Lénine qui, visiblement, était d'humeur très joyeuse, fut attirée par cette poésie.

— Comment, demanda-t-il, vous avez recopié cette poésie ?

— Oui, répondis-je, de même que la poésie de Heine, *Les Tisserands*.

Lénine semblait très content de l'examen de mes cahiers, de leur contenu. Il lui était probablement agréable de constater que les ouvriers déportés lisaient le *Capital* de Marx, apprenaient les langues étrangères, lisaient les classiques et les grosses revues. Il avait été agréablement surpris de trouver dans mon cahier la traduction du *Manifeste du Parti communiste* de Marx et d'Engels.

Quand la conversation s'engagea sur la langue allemande que j'apprenais, Lénine me demanda si je me servais souvent du dictionnaire ; je répondis avec une légèreté présomptueuse : « *Non, pas souvent.* » Lénine me déclara avec une franche simplicité : « *Eh bien, moi, je consulte très souvent le*

⁶ Galette de froment, au beurre et à la crème. (A. Ch.)

dictionnaire quand je traduis en russe. » À ces mots, je compris que j'avais commis une bévue en me vantant du contraire ; confus, je rougis violemment. Je fus tiré de mon embarras par l'arrivée de F. Lenghnik et E. Baramzine, qui étaient rentrés de la chasse et avaient trouvé mes missives.

La chambre que E. Baramzine occupait dans la maison de la vieille Anna Marianovna, était isolée, et donc plus indiquée pour les causeries des révolutionnaires russes : leurs propos hardis ne risquaient pas d'être rapportés d'abord au *sotski* et au *starchina* cantonal⁷ ; et puis au sous-officier de gendarmerie, qui faisait le tour des bourgs et des villages où vivaient les déportés politiques ; ceci étant, nous nous rendîmes aussitôt chez E. Baramzine. V. Lénine et N. Kroupskaïa prirent leurs repas et passèrent la nuit d'abord chez moi, puis chez E. Baramzine, et enfin, dans la chambre de F. Lenghnik.

Ces trois jours furent remplis de discussions animées entre Lénine d'une part, et E. Baramzine et F. Lenghnik, de l'autre. En la personne de Baramzine, le mouvement populiste refusait de se tenir pour définitivement vaincu et se cramponnait encore à la vie. Baramzine s'attaqua à la question de l'art et des belles-lettres, que le marxisme avait encore faiblement étudiée et qu'il n'avait pas encore eu le temps de marquer de son empreinte, comme l'avait déjà fait le populisme. Parallèlement, on souleva

la vieille question de la commune grande-russe et des artels. Par moments, E. Baramzine parlait de la Volga sur les bords de laquelle il avait longtemps vécu et qu'il aimait beaucoup. En l'écoutant, il me semblait voir l'immense fleuve russe, les bateaux de la compagnie « Caucase et Mercure », chargés de balles de coton venant de l'Asie centrale où l'antiquité chenu se conservait encore dans les coutumes et l'habillement ; je voyais nettement la Volga, Haute, Moyenne et Basse, où les marchandises venant par la mer Baltique, Pétersbourg, le système de canaux Mariinski et la rivière Cheksna près de Rybinsk, se croisaient avec les marchandises venant de l'Orient, de l'Asie centrale et de la Perse. Je me représentais vivement les antiques villes russes situées sur le cours supérieur et moyen de la Volga, la beauté de la nature nordique russe et les espaces infinis de la Basse Volga, champs des exploits de Stenka Razine⁸. E. Baramzine lui-même semblait pénétré des senteurs de la Volga, de son amour pour elle. Quand il parlait, je croyais entendre les cris des mouettes, le tintement de la chaîne des ancrs qu'on jetait, les jurons violents et savoureux des matelots et des débardeurs, sur les quais. Lénine, lui-même, originaire de la Volga, aimait à en entendre parler. Peu à peu, il avait démolé tous les arguments populistes de E. Baramzine.

Autant que je me souvienne, Lénine développa cette idée qu'un ouvrier opprimé, abruti de fatigue à sa rentrée de la fabrique, ne pouvait guère, sans l'aide des intellectuels issus du milieu bourgeois, créer son art et sa littérature propres. L'essentiel, c'était la lutte que la classe ouvrière avait déjà engagée, et qui comme le démontrait la théorie du marxisme révolutionnaire, aboutirait à la victoire totale du socialisme. Dans cette lutte, l'art n'est pas un but mais un moyen. L'art populiste n'avait pas sauvé la théorie populiste quand cette théorie et le marxisme révolutionnaire s'étaient affrontés. À mesure que se développerait la lutte de la classe ouvrière, l'art, issu du milieu ouvrier ou créé par les intellectuels professant la théorie révolutionnaire du prolétariat, viendrait à l'aide des ouvriers.

C'est à peu près ainsi, – je ne m'en souviens maintenant que dans les grandes lignes, – que Lénine répliqua à Baramzine. Lénine consacra beaucoup plus de temps à discuter avec F. Lenghnik. Je crois que la correspondance entre V. Lénine et F. Lenghnik sur des sujets philosophiques avait commencé du temps où ce dernier vivait encore au village de Kazatchié. Dans ses lettres à Z. Nevzorova, déportée dans le district de Minoussinsk, la camarade Iakoubova parlait de Lenghnik comme d'un partisan de la philosophie idéaliste. Z. Nevzorova avait pu l'écrire à Lénine. Il est fort possible que Lénine lui-même, qui défendait la philosophie matérialiste de Marx et d'Engels, ait le premier engagé la correspondance. À ce qu'il me semble, le principal duel entre V. Lénine et F. Lenghnik à ce sujet eut lieu à Tessi, pendant ces trois jours-là.

⁷ *Starchina* cantonal, doyen du canton, électif, qui gère les affaires du canton. (N. du Trad.)

⁸ Stépan Razine, cosaque du Don, chef éminent de la guerre paysanne de 1667-1671 en Russie contre le joug féodal et servagiste. (N.R.)

À cette époque, F. Lenghnik de même que V. Lénine, était dans le plein épanouissement de ses forces et de son talent. Il aimait les mathématiques, connaissait la littérature allemande et la philosophie. Son livre préféré était le Faust de Goethe, qu'il m'avait du reste conseillé de lire. Il était obstiné, fier, d'un tempérament passionné et possédait une immense érudition. En causant avec moi, il se disait « néokantien ». Un jour que nous nous rendions à cheval au village de Chochino où vivait la famille Okoulov, dont sont sortis tant de révolutionnaires, je lui rappelai que [G. Plékhanov](#) avait qualifié le néokantisme de « *manifestation de la réaction petite-bourgeoise* » ; il me répondit que je ne comprenais rien à la philosophie et que, selon lui, « *tout connaître est impossible* ». Effectivement, je ne comprenais rien à la philosophie, mais je sentais, avec mon flair de prolétaire, que quelque chose clochait dans les raisonnements de F. Lenghnik.

Vladimir Ilitch dut dépenser une grande somme d'efforts et d'éloquence pour démolir son adversaire obstiné. Au scepticisme de Hume dont F. Lenghnik était pénétré, au pessimisme de Schopenhauer et à l'idéalisme de Kant, il opposa la philosophie matérialiste optimiste de Karl Marx et de Friedrich Engels. À l'argument de F. Lenghnik que « *tout connaître est impossible* », il avança une quantilé de preuves empruntées aux réalisations de la science. Il dit que la puissance de la raison humaine est illimitée, que tout ce qui aujourd'hui semble vague, confus, incompréhensible, obscur, demain, à la lumière de la science, sera expliqué, démontré, deviendra clair et compréhensible. C'est pourquoi la classe ouvrière engage la lutte dès à présent, armée des connaissances humaines. Avec l'aide de la science, elle pourra non seulement démontrer son droit à l'existence, mais vaincre en un combat déclaré et instaurer la société socialiste sans classes. La philosophie idéaliste conduit à la reconnaissance de Dieu, à la négation de la vie, à l'ascétisme religieux. Le marxisme révolutionnaire, au contraire, conduit à la victoire de la raison humaine sur ce qui est encore inconnu, à la victoire de l'homme sur la nature et à la joie de vivre dans le futur, à l'opposé du sombre moyen âge, dans le passé.

C'est à peu près ainsi, autant que je m'en souviens, que V. Lénine parla à F. Lenghnik. Les discussions ardentes sur la philosophie idéaliste et la philosophie matérialiste, sur la « chose en soi » et la « chose pour nous » avaient lieu non seulement dans les chambres de E. Baramzine et de F. Lenghnik, mais aussi pendant les promenades dans la steppe de Tessi, dans les îles de la rivière Touba et dans les montagnes environnantes. Les deux adversaires faisaient pleuvoir des mots étrangers, des termes philosophiques, s'arrêtaient, faisaient une trêve et recommençaient la discussion. Fatigué par la discussion, je m'en allais « voir le cheval » qui avait amené Vladimir Ilitch. Je le faisais manger, je le menais boire au puits. Quand je revenais, ils discutaient encore. F. Lenghnik, obstiné, l'air sombre, ne se rendait pas ; il avançait sans cesse de nouveaux arguments. Vladimir Ilitch ne demeurait pas en reste ; il mettait en jeu des armes de plus en plus acérées, qu'il tirait de son arsenal, contre la philosophie idéaliste. Enfin, il mit son adversaire au pied du mur, et celui-ci se tut. La conception du monde lumineuse, vaillante, optimiste, appelant à un avenir radieux, avait triomphé du sombre scepticisme et du pessimisme de la conception idéaliste.

Lénine quitta le village de Tessi après avoir vaincu ses deux adversaires. E. Baramzine ne défendait plus le populisme, et F. Lenghnik, quand je parlais de Schopenhauer, m'expliquait longuement, par le menu, que le philosophe Schopenhauer vivait à une époque contre-révolutionnaire en Allemagne, laquelle avait mis sa sombre empreinte sur son œuvre.

Ma troisième entrevue avec Lénine, en Sibérie, eut lieu en 1899, à une réunion des marxistes déportés, au village de Ermakovskoïé, district de Minoussinsk. L'été touchait à sa fin. Il faisait encore très chaud. Le blé était mûr et oscillait, sur les versants des montagnes, comme une immense mer jaune, lorsque nous trois (Lenghnik, Baramzine et moi) nous nous rendîmes d'abord à Minoussinsk. Ayant reçu du chef de la police l'autorisation de nous rendre à Ermakovskoïé, auprès de [À. Vanéev](#), malade au dernier degré de la phtisie, – G. Krjijanovski, V. Starkov, Z. Nevzorova et nous, nous louâmes des voitures et nous rendîmes chez V. Lénine, au village de Chouchenskoïé. C'est ici, comme on sait, que vivaient en exil V. Lénine, N. Kroupskaïa et les camarades ouvriers Oscar Engberg et I. Prominski.

À cette époque V. Lénine et N. Kroupskaïa logeaient chez la paysanne Pétrouva, qui leur avait loué la moitié de sa maison avec un potager et une cour. La mère de Nadejda Konstantinovna, Elizavéta Vassilievna, habitait avec eux. Ma mémoire a gardé le souvenir d'un simple rayonnage en bois, occupant toute la largeur du mur, chargé de livres qui couvraient le mur depuis le plancher jusqu'au plafond. Nous dînâmes, prîmes le thé et soupâmes chez Lénine. Comme nous avons décidé de partir au petit jour, nous passâmes la nuit à Chouchenskoïé. La plupart des nouveaux venus passèrent la nuit chez Lénine ; une partie chez le camarade I. Prominski et chez le camarade O. Engberg. Je couchai dans l'isba où habitait le camarade O. Engberg.

Le lendemain, plusieurs voitures nous conduisirent dans la taïga, au village de Ermakovskoïé où, à cette époque, vivaient les camarades : A. Vanéev, D. Troukhovskaïa, sa femme, V. Kournatovski, [P. Lépéchine](#), [O. Lépéchine](#), M. Silvine, N. Panine. Réunis chez l'ouvrier N. Panine, nous examinâmes la question de l'« économisme » qui s'était affirmé surtout dans le fameux écrit de [Kouskova](#) et [Prokopovitch](#), connu sous le nom de *Credo*, et nous adoptâmes une résolution qui fut publiée au bout d'un certain temps dans le *Vademecum* de G. Plékhanov.

Cette résolution, rédigée par Lénine, souligne combien il est important pour la classe ouvrière de lutter en faveur de la théorie du marxisme révolutionnaire ; elle dit qu'il est nécessaire d'introduire intelligemment la théorie du marxisme dans la vie et s'élève contre la déformation et l'avilissement de cette théorie, ce qu'avaient essayé de faire les partisans de Kouskova en Russie, et ceux de [Bernstein](#) en Europe occidentale. Lénine dénonçait la bernsteiniade comme une tentative visant à rétrécir le marxisme, à transformer le parti révolutionnaire de la classe ouvrière en un parti réformiste. Il accusait de mensonge flagrant le *Credo* des « économistes », lorsque madame Kouskova y affirmait que les ouvriers d'Europe occidentale n'avaient jamais participé à la lutte politique ; il l'accusait de dénaturer le marxisme, lorsqu'elle affirmait que le marxisme méconnaissait la lutte économique des ouvriers, et il l'accusait d'ignorer le passé du mouvement ouvrier révolutionnaire russe, lorsqu'elle prétendait que fonder en Russie un parti politique ouvrier indépendant équivaldrait à transplanter sur le terrain russe des objectifs qui nous sont étrangers.

Lénine définit ce courant, exprimé dans le *Credo*, comme une tentative visant à orienter le mouvement ouvrier de Russie dans une voie étroitement économique, à le détourner de ses tâches historiques immédiates et, sous prétexte de lutter pour les « formes juridiques », à remettre aux mains des éléments libéralo-bourgeois la direction de la lutte politique de la classe ouvrière en Russie. S'engager dans cette voie eût été, pour le marxisme russe, se suicider politiquement. Vladimir Ilitch mit en garde contre cette dernière éventualité, appela à combattre les tendances du *Credo* et indiqua à son tour les tâches précises de la classe ouvrière.

Dans cette résolution, Lénine dit que les marxistes révolutionnaires russes ont pour devoir de créer un parti révolutionnaire politique ouvrier indépendant. La tâche essentielle de ce parti consiste à s'emparer du pouvoir politique pour instaurer le régime socialiste. En marche vers ce but, en luttant contre l'autocratie, la classe ouvrière de Russie et son parti doivent exercer l'hégémonie dans la révolution démocratique imminente. Le parti de la classe ouvrière, armé de la théorie du marxisme révolutionnaire, fort de l'appui des ouvriers des fabriques, des usines et autres, soutient et rallie autour de lui le mouvement révolutionnaire de toutes les classes opprimées et s'affirme comme le défenseur de tous les peuples opprimés. Dans cette lutte contre l'autocratie, le parti de la classe ouvrière a pour principal allié les millions de paysans opprimés et ruinés, qu'il appelle à rejoindre ses rangs. Parlant de la lutte économique et politique de la classe ouvrière, principale question de la tactique du marxisme révolutionnaire, Lénine l'envisage en dialecticien. Il dit qu'il est des époques où les marxistes révolutionnaires doivent prêter leur attention tantôt principalement à la lutte économique, tantôt principalement à la lutte politique. Il dit que dans la lutte de classe unique du prolétariat, le marxisme a fondu en un tout la lutte économique et la lutte politique. Parlant de la lutte économique, il a rappelé l'énorme importance que lui accordait Karl Marx et s'est référé à la résolution adoptée sous l'influence de Karl Marx en 1866, à Genève, au sujet des syndicats et de la lutte économique. Dans cette résolution, il est dit que les syndicats, en dirigeant la lutte économique de la classe ouvrière dans ses collisions

quotidiennes avec le Capital, ne doivent pas restreindre leur action ; loin de se détourner du mouvement social et politique général du prolétariat, ils doivent viser à la suppression du travail salarié. En ce qui concerne la Russie, le joug de l'autocratie et des seigneurs terriens, l'absence de toute liberté, mettent au premier plan la lutte politique de la classe ouvrière. Dans la lutte contre l'autocratie, le parti du marxisme révolutionnaire, le parti de la classe ouvrière est le continuateur direct de l'œuvre des générations révolutionnaires tombées au combat et, principalement, du glorieux parti de la « Narodnaïa Volia » [la Volonté du peuple]. Signalant la nécessité d'affermir la discipline révolutionnaire et les méthodes d'action clandestine, V. Lénine appelait à suivre l'exemple du parti héroïque de la « Narodnaïa Volia » et exprimait la ferme espérance que le parti révolutionnaire de la classe ouvrière, s'appuyant non pas sur les couches relativement faibles de la société russe, qui avaient soutenu la lutte héroïque d'une poignée de héros de la « Narodnaïa Volia », mais sur l'immense et puissante classe ouvrière, sortirait vainqueur de la lutte imminente et atteindrait les buts auxquels vise le marxisme révolutionnaire.

Autant que je m'en souviens, parmi les camarades qui prirent part aux débats engagés autour de la résolution, figurait F. Lenghnik. Sur ses instances, V. Lénine élimina à contre-cœur un passage de la résolution qui indiquait la parenté directe des idées du *Credo* de Kouskova avec les idées néo-kantiennes, développées dans le livre de E. Bernstein. F. Lenghnik ne pouvait admettre alors que E. Bernstein, qui passait pour un disciple éminent de Karl Marx, qui avait connu Marx personnellement, en fût arrivé à avilir à ce point la théorie de son maître, comme le supposait Lénine, et comme Bernstein le fit en réalité.

La résolution, avec l'amendement du camarade F. Lenghnik, fut signée par les camarades : V. Lénine, N. Kroupskaïa, G. Krjijanovski, Z. Nevzorova, P. Lépéchinski, O. Lépéchinskaïa, V. Kournatovski, N. Panine, À. Vanéev, V. Starkov, A. Starkova, E. Baramzine, O. Engberg, F. Lenghnik, D. Troukhovskaïa, la femme du camarade Vanéev, M. Silvine et À. Chapovalov. Les camarades ouvriers : M. Efimov, Tchekalski, I. Prominski et Kovalevski, qui n'avaient pas assisté à la conférence, se rallièrent plus tard à la résolution. [Martov](#) (I. Tséderbaum), ainsi que les ouvriers Mazanov et Goudimov en firent autant dans une lettre qu'ils envoyèrent de Touroukhansk.

Le gouvernement ne laissait pas en paix les déportés politiques. Retards dans le paiement de l'allocation officielle, tracasseries des inspecteurs et des *sotski*, perquisitions opérées à l'improviste pour pouvoir, en prétextant la littérature révolutionnaire découverte chez le déporté, prolonger le délai d'exil et envoyer, plus au nord, ou au fin fond de la Sibérie, tel ou tel camarade ; autant de procédés auxquels le gouvernement avait recours. Une perquisition de ce genre fut opérée une nuit chez V. Lénine à Chouchenskoïé⁹. Les gendarmes, dont l'attention avait été attirée par les livres, les vérifièrent, en commençant par les rayons du haut. Or, la littérature illégale se trouvait sur un des rayons du bas.

J'ai déjà dit que Lénine, mieux que tout autre, savait utiliser son séjour aussi bien en prison qu'en Sibérie. C'est précisément en Sibérie qu'il a donné, par son travail, l'exemple de la bonne utilisation systématique du temps. On peut en juger d'après la méthode qu'il employait pour lire les journaux. D'ordinaire, le courrier arrivait de Minoussinsk dans les cantons deux fois par semaine, ce qui fait que les journaux arrivaient par trois ou quatre numéros à la fois. En les recevant, Lénine ne se jetait pas dessus et ne les avalait pas tous en un jour « de la première à la dernière page ». Après avoir lu un numéro du journal, par exemple, celui du 1^{er} du mois, il laissait les autres numéros – du 2 et du 3 – pour les jours suivants. Avec cette méthode, il lisait quotidiennement un journal. Ce système lui permettait de prendre connaissance d'une documentation considérable ; celle-ci lui était nécessaire

⁹ Ce qui avait servi de prétexte à la perquisition chez Vladimir Ilitch, c'était un récépissé du bureau de poste d'Irkoutsk, pour une lettre recommandée adressée à V. Lénine ; ce récépissé avait été découvert, au cours d'une perquisition, chez I. Zobnine, ancien déporté politique de Kourgan, région de la Haute Léna. En perquisitionnant chez V. Lénine, on découvrit effectivement ladite lettre, que lui avait adressée le déporté I. Liakhovski, et où il lui parlait de la mort de [N. Fédosséev](#) et de son monument funéraire. La perquisition chez Vladimir Ilitch eut lieu dans la nuit du 2 (14) mai 1899. (N.R.)

pour ses travaux littéraires : écrire des articles dans les grosses revues, des ouvrages volumineux comme le *Développement du capitalisme en Russie*, de grands articles comme « Pour caractériser le romantisme économique » ; d'autres articles dans les revues « *Novoïé Slovo* » [la Nouvelle parole], « *Naoutchnoïé Obozrénie* » [la Revue scientifique], « *Natchalo* » [le Début], « *Jizn* » [la Vie], etc., et entretenir une vaste correspondance avec ses camarades et ses amis.

Ma dernière rencontre avec V. Lénine eut lieu à Minoussinsk, à l'expiration de ses trois années d'exil, le jour de son départ, le 29 janvier (10 février) 1900. Les camarades F. Lenghnik et G. Krjijanovski ne se trouvaient déjà plus dans le district de Minoussinsk. Ils avaient reçu l'autorisation d'achever leur temps d'exil en travaillant au Transsibérien, en qualité d'ingénieurs-stagiaires. Ce jour-là devaient partir de grand matin Lénine, Kroupskaïa et sa mère Elizavéta Vassilievna, V. Starkov et sa femme, née Krjijanovskaïa, P. Lépéchinski et sa femme Olga Borissovna. Au moment du départ, on apprit que la petite fille des Lépéchinski était tombée malade et qu'ils resteraient à Minoussinsk jusqu'à son rétablissement.

Les adieux se firent simplement, sans paroles superflues. Après avoir souhaité à tous les camarades qui restaient de finir au plus vite leur temps d'exil et de reprendre, comme il allait le faire lui-même, le travail révolutionnaire, ce qu'il avait dit à voix basse pour ne pas se faire entendre des personnes étrangères, Lénine, ainsi que N. Kroupskaïa et sa mère, prirent place dans un traîneau couvert. Dans un autre traîneau prirent place V. Starkov, sa femme et la mère de celle-ci, Elvira Ernestovna. Une minute après, deux troïkas de vigoureux chevaux sibériens, soulevant une poussière de neige, emportaient nos camarades sur la route d'Atchinsk.